

Nathalie Feugueray

Une traversée fragile

Journal de mon cancer du sein



Au début de l'année 2008 je sens un kyste dans mon sein droit. Sûrement rien mais je prends rendez-vous chez mon gynécologue, on est jamais trop prudent... Ma tante maternelle avait eu un cancer du sein. Je sais donc que je fais partie des personnes à risque.

– Docteur, j'ai une grosseur suspecte dans mon sein, qu'en pensez-vous ?

J'ai 47 ans, il me suit depuis plus de 20 ans et m'a accouchée. Blouse blanche, âge mûr et certitudes, le bonhomme inspire plutôt la confiance. Il me regarde presque en souriant.

– Madame, je vois que vous êtes inquiète, je vais vous faire une ponction mammaire.

Jeudi 7 Février 2008.

Je reçois une lettre de mon gynécologue que je recopie.

Chère Madame

Je vous prie de bien vouloir trouver ci-joint le double du résultat de l'analyse du kyste. Il n'y a aucun problème. Veuillez agréer...

Ouf ! Vigilante mais pas hypocondriaque je passe à autre chose. Je suis restauratrice et il y a la saison 2008 à préparer. Je fonce.

Fin de saison. L'été a été difficile au resto. Je ne supporte plus les gens. Comme chaque année j'ai encore beaucoup maigri, je suis « au bout du rouleau » bref, je n'en peux plus physiquement. Je dois me rendre à l'évidence ; je ne suis plus en mesure de continuer ce métier. Je prends alors cette décision incroyable et irrévocable : j'arrête. Je dis à mon mari que cette saison était la dernière, que je ne pourrai plus en assumer une autre, que je ne veux pas mourir derrière mon bar (!). Surpris par cette détermination qui n'est pas habituelle chez moi, Philippe se laisse convaincre. C'est décidé, nous mettrons notre restaurant en location pour le prochain été.

Nous sommes en Janvier 2009. Dans mon sein, je peux maintenant « attraper » mon kyste dur comme une plaque de métal. Je n'en souffre absolument pas. Il faudra peut-être enlever cette tumeur bénigne, j'en discuterai avec mon gynécologue. En attendant je dois organiser mon déménagement car notre appartement jouxte le resto et il fait partie intégrante de la location. Nous nous installons dans une ville voisine à 30 kilomètres de là.

Février 2009.

A la palpation de mon sein, le gynécologue semble contrarié.

– Il faut aller passer une mammographie... La tumeur a beaucoup grossi... Il faut surveiller ça.

Jeudi 7 Mai 2009. 9h45

Rendez-vous pour une mammographie dans le centre de radiologie de mon nouveau lieu de résidence. Je m'y rends sans appréhension particulière. Il faut dire

que mes pensées sont absorbées par mon récent déménagement et toutes les formalités qu'il me reste encore à accomplir. Mais ce qui me préoccupe surtout, c'est cette culpabilité que je ressens au fond de moi. J'ai arrêté mon métier après 27 ans de bons et loyaux services. Ai-je vraiment bien fait ? Qu'est-ce qui m'a pris de tout abandonner ? De quoi l'avenir sera-t-il fait ? Cette rupture volontaire avec le monde du travail me paraît parfois honteuse. Je ne suis pas sûre d'avoir fait le bon choix.

– Madame Feugueray... On m'appelle.

L'échographie suit la mammographie. J'ai l'habitude. A chaque fois, la mammo ne donne rien. J'ai des petits seins qu'on ne réussit jamais à aplatir suffisamment entre les plaques.

Il n'y a pas un bruit dans l'ambiance tamisée de la salle d'échographie. Je sens que le docteur passe et repasse sur mon sein droit. Son visage est sérieux, tendu vers l'écran qui montre de gros raisins noirs dans une masse fibreuse. Il semble tellement concentré qu'il en oublie de commenter l'évidence qui lui apparaît. Ou peut-être cherche-t-il les mots pour le dire.

C'est moi qui romps le silence.

– Dites moi docteur, il y a un problème ? A votre avis, c'est un cancer ?

– J'espère vraiment me tromper mais pour moi, oui, vous avez un cancer du sein. On va faire une biopsie pour être sûr.

Et voilà ! Je savais bien que cette tumeur était une mauvaise chose. J'en étais sûre, je le savais. Je ne suis vraiment pas surprise. Je me rhabille. Le sol ne se dérobe pas sous mes pieds, un gouffre ne s'ouvre pas devant moi. C'est comme si le verdict ne m'atteignait pas. Oui bon, j'ai un cancer et alors !

Je ne suis pas la première ni la dernière. Je ne ressens aucune peur, aucune angoisse car finalement ce docteur vient de me confirmer ce que je savais déjà au fond de moi. J'ai bien vécu l'annonce de la maladie. Ce n'était pas un choc pour moi.

Lorsque philippe est rentré à la maison, je lui ai dit que j'avais une bonne et une mauvaise nouvelle à lui annoncer.

– La mauvaise c'est que j'ai un cancer, la bonne c'est que c'est un cancer du sein.

Le ciel lui tombe sur la tête !

Lundi 11 Mai 2009.

Bilan coagulation.

Jeudi 14 Mai 2009. 12h45

Biopsie.

C'est un horaire non conventionnel. Le centre de radiologie est quasi désert. Une jeune femme m'invite à la suivre jusqu'à la salle d'échographie. Je m'excuse de les priver elle et le docteur d'une pause déjeuner sûrement bien méritée.

– Non, aucune importance dit-elle, le docteur travaille toujours entre midi et deux heures.

J'ai appris plus tard que cet homme avait eu la douleur de perdre un fils. Trouve t-il un peu d'apaisement dans son travail et la concentration qu'il requiert ? Face au pire des drames humains, mon cancer me semble bien léger à porter.

Les prélèvements se font sous anesthésie locale.

– Vous verrez, ce n'est pas douloureux.

Je déteste qu'un médecin me dise cela.

Il prend son pistolet à prélèvements et réalise plusieurs « carottes ». Je comprends pourquoi on parle de micro-calcifications car il doit s'y prendre à plusieurs fois pour faire un prélèvement correct tant la tumeur est dure. La jeune femme me montre dans une petite fiole les cinq prélèvements réalisés. Joli carottage !

Mais bon, j'ai mal au cœur et je veux rentrer chez moi.

Vendredi 22 Mai 2009.

Le radiologue souhaite me voir pour me communiquer les résultats de la biopsie. On m'indique son bureau que je ne connais pas. Il me confirme que la biopsie a bien révélé un cancer du sein. J'ai un carcinome canalaire invasif de type II. Le mot « invasif » m'interpelle. Il s'agit d'un cancer qui fabrique des métastases. Hum ! Pas très bon tout ça !

Au moment de se quitter il me souhaite juste bon courage.

Il n'y a que ça à dire.

Est-ce que je vais mourir ?

Je pense à la mort, à ma mort. J'y pense d'une façon profonde afin de me préparer à cette éventualité.

Il y a, en France, 50.000 nouveaux cas de cancer du sein par an. 12.000 femmes vont en mourir. Une femme par heure. Une autre, moi... A aucun moment je n'ai pensé « pourquoi moi ? ». A aucun moment je n'ai pensé « quelle injustice ! ». Si elle l'est pour moi, elle l'est aussi pour toutes les autres. Le mal frappe au hasard. J'ai accepté cette épreuve comme un immense défi à relever.

Seule, face à moi-même, mes pensées m'entraînent dans un tourbillon d'images et de souvenirs. J'ai été heureuse dans ma vie. J'ai connu le bonheur d'aimer et d'être aimée en retour. Je ne regrette rien de mes choix de vie. Si je dois partir, je le ferai sereine et sans remords. Je vais avoir 49 ans. C'est mieux maintenant qu'il y a vingt ans.

Préparer sa propre mort n'a jamais porté la poisse. En femme pratique que je suis, je mets de l'ordre dans les papiers à consulter après ma mort.

Mourir et abandonner mon fils, mon enfant, ma chair... A 17 ans il s'engage dans sa vie d'adulte et j'aurais voulu connaître son futur. Que la vie te soit toujours douce. Puisses-tu être un homme heureux.

N'être plus là pour l'écouter et être fière de lui... L'amour des siens est un fabuleux trésor. Je l'emporterai dans mon cœur à l'instant du grand départ. Je suis riche de cela.

En cet instant mélancolique, je ressens au plus profond de moi la formidable beauté de la vie. Faut-il qu'elle nous file entre les doigts pour tenter de la garder encore un peu et en savourer, dans une vertigineuse extase, les dernières gouttes ?. Une volonté de vie farouche et insoupçonnée m'envahit. Je ne rendrai pas les armes sans combattre.

Lundi 25 Mai 2009. 16h

J'ai rendez-vous chez mon nouveau médecin traitant qui me reçoit pour la première fois. Au moins je ne le dérange pas pour rien. Les résultats de la biopsie en main, il téléphone immédiatement à l'Institut Bergonié de Bordeaux. Un rendez-vous est pris pour la première

consultation après demain. Avant que je ne parte il me dit : « Surtout garder votre bon moral ».

Mardi 26 Mai 2009.

J'ai rendez-vous ce matin avec ma conseillère à la banque. Je dois changer l'adresse qui figure sur mes chèques. Derrière son écran d'ordinateur, cette très jeune femme insiste lourdement pour me proposer un crédit.

– Non, je ne veux pas de crédit. Vous savez, pour l'instant, je ne fais aucun projet car on vient de me découvrir un cancer du sein.

– Oh dit-elle, mais c'est un petit cancer, ça se soigne très bien maintenant...

Heureusement que je suis assise. Elle m'a asséné un coup terrible. Ce sera le début d'une longue liste de phrases assassines. Un petit cancer !. Moi qui croyais que j'allais peut-être mourir. Suis-je bête ! Ainsi donc, il y a les gros et les petits cancers. Il y a du vrai là dedans. Moi même je préfère avoir mon petit cancer qu'un cancer du pancréas, des poumons, du cerveau... J'en passe et des pires. J'ai été classée d'un mot parmi les folles hystériques qui s'imaginent être le centre du monde avec leur petit cancer. J'aurais tellement aimé qu'elle me plaigne, qu'elle me dise de m'accrocher, de garder bon espoir. J'attendais d'elle une sorte de sympathie féminine, une compréhension tacite de ma souffrance à venir.

Je suis repartie avec mon petit cancer.

J'avais un combat à mener et il ne faut jamais sous-estimer un adversaire, quoiqu'en dise ma conseillère.

Mercredi 27 Mai 2009. 15h30

Philippe m'accompagne pour ce premier rendez-vous à Bergonié. Mais curieusement, je choisis de me rendre seule à la consultation. Je crois que je l'ai exclu de mon parcours de soin afin de mieux rassembler mes forces. De toute façon, je serai seule à livrer bataille. Je n'ai pas d'énergie à dépenser pour le consoler ou lui mentir. C'est un choix très égoïste mais je le crois fondé. Les conjoints sont parfois très anxiogènes...

Je peux lire sur son visage grave les nuits sans sommeil et l'angoisse de l'avenir. Je ne veux pas que nous pleurions ensemble sur mon sort. Je dois être forte et pour cela être seule. Dans ce cas précis, ce combat ne concerne que moi. Je m'en veux déjà du mal que je vais lui causer car je sais que ma souffrance sera sienne.

J'attends donc seule mon tour. Il y a une étiquette sur la porte : « Comité sein ». Je sais qu'il y aura plusieurs médecins. J'imagine des vieux professeurs en blouse blanche, lointains et froids. Je ne serai pour eux qu'une malade de plus, un cas somme toute très ordinaire.

Il y a un couple assis en face de moi. L'homme tient la main de sa femme. Elle est résignée, lui est terrorisé. Elle regarde toujours le sol, perdue dans ses pensées. Je vois dans les yeux de son mari ce que j'ai déjà vu dans d'autres yeux embués.

Comment vais-je vivre sans elle ?

Un brancardier amène une dame très âgée et très malade. Il parvient à se faufiler entre les chaises et attend devant la porte d'une autre consultation. Deux femmes, sans doute les filles de la malade, se tiennent d'un même côté du brancard. Elles caressent tour à tour la main flétrie et exsangue qui repose sur le drap.

Les yeux ne s'ouvrent même plus à ce contact. La porte s'ouvre, un docteur les invite à entrer.

Dix minutes, peut-être quinze se sont écoulées. Le brancard ressort. Les deux femmes sont effondrées et ne peuvent retenir leurs larmes.

Nous avons tous compris ce qui venait de se dire derrière cette porte. La salle d'attente est emplie de gravité. Pour ma première venue à Bergonié, je suis brutalement confrontée à la douleur, la souffrance, la peur, la mort... J'ai l'impression d'être un confetti dans un enterrement. Mon état d'esprit n'est pas en adéquation avec ce milieu.

– Madame Feugueray...

J'entre dans une pièce où trône une grande table ovale entourée de chaises. Effectivement il y a beaucoup de monde, mais il s'agit de jeunes docteurs, hommes et femmes, chaleureux et souriants. Chacun se présente à moi en me serrant la main et en déclinant sa spécialité, mais cela va tellement vite que je ne retiens aucun nom. Heureusement qu'ils sont brodés sur leurs blouses. Je suis frappée par la jeunesse de ce comité sein. Nul doute que la valeur n'attend pas le nombre des années. Nous prenons tous place autour de la table. Je me sens à l'aise avec eux. A ma droite se trouve un jeune homme. Je suis sûre que c'est un interne. La personne à ma gauche se présente à nouveau.

– Je suis le docteur O, chirurgien. Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

– Ah oui. J'ai un cancer du sein.

Je crois que le fait d'utiliser le mot « cancer » va leur éviter de tourner autour du pot et d'avoir à déployer des trésors d'euphémisme. Autrefois, le

malade était quelquefois le dernier à savoir qu'il était gravement atteint. Aujourd'hui, les médecins ont opté pour la franchise du diagnostic qui est à mon sens une loyauté dûe au patient. Le malade doit être acteur de sa guérison.

Le docteur O a mon dossier sous les yeux. Elle m'interroge sur mon passé médical, mes premières règles, combien de grossesses, combien d'accouchements, ai-je allaité mon fils, quels sont mes traitements en cours (aucun, cela devrait simplifier les choses).

– Fumez-vous ?

– Et bien, j'ai honte de l'avouer devant cette noble assemblée, mais oui, je fume...

Je m'attends à une réponse cinglante du genre : – ça vous dirait d'avoir en plus un cancer du poumon. Mais non, rien de tel. Personne ne fait de commentaire ni ne semble réagir. Le docteur O me demande si je sais ce qu'est une chimiothérapie. Le jeune interne à mes côtés me regarde fixement.

– A vrai dire je n'en sais rien du tout. Je pense que l'on prend des médicaments chez soi.

– En fait, on va vous administrer par voie veineuse des médicaments qui auront pour but de réduire votre tumeur et d'empêcher les cellules cancéreuses de se développer.

Je suis le candide de cette réunion. Je me rends compte que je viens d'être happée dans un monde inconnu de moi. Je ne sais rien de cette maladie et encore moins de ses traitements.

Le docteur T prend la parole.

– Je suis votre oncologue. J'ai préparé le protocole des chimiothérapies qui démarreront le mois prochain.

Vous aurez une chimio tous les 21 jours et cela 6 fois de suite. Je dois vous prévenir que vous perdrez vos cheveux, que vous serez très malade et qu'il y aura des dommages collatéraux.

Voilà qui a l'avantage d'être clair ! Je réponds, ou plutôt je chuchote : – Je m'en doutais.

Le docteur R m'adresse un sourire chaleureux.

– Je suis votre radiothérapeute. Nous nous reverrons dans quelques mois après la chimio et la chirurgie.

Le jeune interne à ma droite prend lui aussi la parole.

– Docteur A, je serai votre chirurgien. Nous nous dirigeons, dans votre cas, vers la tumorectomie en espérant que la chimio réduise votre tumeur qui mesure actuellement 5 cm sur 3.

Je ne sais pas ce qui m'étonne le plus ; la taille de ma tumeur ou le fait qu'il soit chirurgical.

Le courant passe tout de suite avec lui.

On me précise que je dois stopper immédiatement la pilule, mon cancer étant hormonodépendant. Toute relation sexuelle doit être protégée. Tout le monde me demande si j'ai bien compris ce qui allait se passer, si j'ai des questions à poser. Je suis restée très concentrée pendant cette consultation car j'ai enregistré beaucoup d'informations. Je ne peux pas me rappeler de tout ce qui s'est dit mais j'ai gardé en mémoire ce que je crois être essentiel. On m'invite à passer dans l'autre pièce. Je me déshabille et m'allonge sur la table d'examen. Chacun à son tour vient palper ma tumeur, l'autre sein. On me demande de m'asseoir au bord de la table, et, chaque intervenant me faisant face, je dois poser mes mains sur ses épaules afin qu'il puisse palper les ganglions sous mes aisselles. Pour une femme